

## François Fejtő, un observateur engagé

Conférence inaugurale au Colloque « Autour de François Fejtő »  
(organisé les 16-18 avril 2009 par la Fondation Károlyi  
à Budapest et à Fehérvárcsurgó)

Décédé 15 mois avant son centenaire, François Fejtő faisait partie de ces rares parmi nos contemporains qui, non seulement avaient vécu la guerre de 1914-1918, mais en avaient retenu quelques souvenirs marquants. Il a partagé ses presque cent ans entre plusieurs patries : la Monarchie austro-hongroise dont il était l'enfant, la Hongrie de l'entre-deux-guerres où il est « entré en littérature » (comme d'autres entrent en religion), — ses deux autres patries étaient la France qu'il avait élu comme domicile en 1938 et où il est mort 70 ans plus tard, enfin l'Italie où il comptait de nombreux amis et qu'il aimait — la Toscane en particulier — d'un amour presque charnel.

Grand exilé pour les Hongrois, surtout de gauche, grand chroniqueur de son siècle pour les Italiens (mais un peu moins pour les Français), quel était le statut de Fejtő au regard de l'histoire intellectuelle du XX<sup>e</sup> siècle ? Maintenant qu'il n'est plus, on reconnaît en lui une sorte de « passager du siècle » (titre d'un de ses ouvrages) et — surtout — d'observateur infatigable du communisme d'Europe centrale et orientale, ce qu'illustrent bien ses livres ainsi que ses remarquables commentaires à l'Agence France Presse. Mais de son vivant ni les historiens ni les philosophes ne le considéraient comme leur et rares étaient ceux qui l'aient spontanément rangé parmi les grands intellectuels de l'époque. De cette catégorie, si difficile à définir, il faisait pourtant partie.

Né dans une ville de la Hongrie méridionale, au sud du lac Balaton et pas loin de la Croatie (dont sa mère, disparue jeune, fut originaire) Ferenc Fischel, le futur François Fejtő — Feri pour ses amis — était fils d'un libraire de province et appartenait à une famille juive libérale magyarisée et bien intégrée à la société austro-hongroise. Il avait des parents proches à Zagreb, à Trieste voire à Prague mais se considérait hongrois à cent pour cent et évoquait toujours avec fierté la ville de Nagykanizsa, lieu de sa naissance et de son enfance. Mais le judaïsme de ses ancêtres faisait partie de son identité de même que le christianisme qu'il adopta dans sa jeunesse. Et au-delà de la Hongrie dont il maniait la langue avec brio, il se réclamait de l'héritage culturel d'une Europe centrale multinationale et multiconfessionnelle, aux contours politiques discutables et discutés, mais qu'à

l'époque de sa naissance, et jusqu'en 1918, la Monarchie des Habsbourg avait unie dans une seule et même civilisation.

Le jeune Feri, tout en ayant la plume facile, ne s'est pas préparé au journalisme, encore moins à un rôle de chroniqueur et d'observateur lointain. Après des études littéraires brillantes, commencées en province mais achevées à Budapest, ses convictions socialistes l'ont fait adhérer au Parti social-démocrate. Théoricien respecté malgré son jeune âge, Fejtő est devenu bientôt un acteur central de la vie littéraire hongroise des années trente. Ami intime du plus grand poète de l'époque, Attila József, il a fondé en sa compagnie la revue « Szép Szó », organe politique et littéraire, dont les articles n'ont pas cessé de servir de référence à ce jour pour une gauche démocratique et moderne. Le titre de cette revue, devenue légendaire, peut se traduire en français de deux manières. Texto, *Szép Szó* veut dire 'belle parole' – mais Fejtő, lui, s'inspirant d'un poème célèbre de son ami Attila, préférait traduire ce titre par le mot *argument* (ce qui était aussi une allusion à la revue parisienne fondée dans les années 60 par Kostas Axelos et Edgar Morin, et à laquelle François avait activement collaboré).

Mais retournons aux années 30 et voyons comment cet acteur influent de la vie littéraire hongroise se trouve subitement transféré de Budapest à Paris. Pour le comprendre, il faut revenir aux premiers engagements politiques du jeune Ferenc Fejtő. Socialiste de gauche, il se croyait pendant un moment proche des idées communistes, ce qui lui a valu quelques ennuis dans une Hongrie où le PC était interdit d'activités légales. Mais cette fois, il s'est agi d'autre chose, à savoir d'un compte rendu enthousiaste que Fejtő avait publié à l'issue d'une soirée littéraire de province et que les autorités ont perçu comme une 'incitation à la haine de classe' et sanctionné d'un verdict de six mois de prison ferme. Pour y échapper (et en profitant de sa qualité de prévenu libre) François, le lendemain du verdict, prendra le train pour Paris. Il y arrivera en 1938 pour un séjour conçu temporaire – nous sommes peu après l'Anschluss – mais que l'éclatement de la guerre rendra définitif. C'est ainsi que notre voyageur aura passé plus des deux tiers de sa vie en dehors de son pays natal, principalement dans sa deuxième patrie, la France. C'est ici qu'il passera au journalisme professionnel et, en complément de ce métier, à l'historiographie du temps présent et, plus spécialement, de l'évolution politique du monde soviéto-communiste. Comme essayiste il s'occupera dorénavant moins de la littérature que de la philosophie.

Le temps limité de cette conférence ne me permet pas de m'étendre sur la manière tantôt bucolique tantôt rocambolesque dont notre héros – en compagnie de sa jeune épouse, Rose, issue de la même région que lui – a traversé d'abord en Bretagne puis dans la France du sud-ouest les années de l'occupation allemande. Un tissu d'amitiés les a protégés, peut-être aussi la Providence (c'est ce que Feri pensait à la fin de sa vie, ainsi qu'il nous en a parlé, à ma femme et à moi, quelques semaines avant sa mort).<sup>1</sup> Mais cette allusion aux complices et aux protecteurs qui lui ont permis de survivre à un moment difficile m'amène à évoquer l'une des plus grandes qualités de l'homme Fejtő, à savoir son sens des contacts humains. L'ayant

---

<sup>1</sup> Cf. mon *Hommage à Fejtő* dans le numéro du 7-8 juin 2008 du journal *Népszava* de Budapest.

fréquenté pendant plus de cinquante ans, je dois avouer que jamais de ma vie je n'ai connu quelqu'un d'autre aussi capable que lui de créer des liens personnels et de les garder en dépit des distances géographiques ou des interruptions temporelles. Cette faculté exceptionnelle de François avait pour socles : un intérêt très vif pour l'Autre et une mémoire hors pair. Chaque fois qu'un nom nouveau émergea dans la conversation, il s'est souvenu non seulement des traits physiques du personnage mais aussi d'infinis détails des propos échangés avec lui. D'amis intimes, il en avait par centaines, et des connaissances personnelles — une catégorie pour lui par trop différente de la précédente — par milliers. Et cela, à travers le monde entier et dans tous les secteurs de la vie ou de la culture. Il comptait parmi ses amis des écrivains comme Arthur Koestler, Albert Camus ou André et Clara Malraux, des savants comme Jacques Monod, Edgar Morin, Michael Polanyi ou Raymond Aron, des hommes politiques comme Raymond Barre, Bruno Kreisky, François Mitterand, ou... Laszlo Rajk (je reviendrai sur le cas de ce dernier dans un instant). Le statut d'ami, il l'accordait à ceux et à celles pour qui il pouvait éprouver un minimum de sympathie personnelle, ou dont l'état d'esprit lui semblait en communauté avec le sien.

Mais voyons de plus près comment il en est venu au journalisme. Ce fut par nécessité, si je peux m'exprimer ainsi. Le lendemain de la Libération, laissant derrière lui la province avec ses (modestes) activités alimentaires, il s'est en effet retrouvé à Paris sans ressources. Un ami socialiste du gouvernement français le pilota vers le directeur de l'A.F.P. lequel, voyant en lui moins le littérateur hongrois que le connaisseur des affaires de l'Europe centrale, l'engagea aussitôt. Au bout de quelques années probatoires, Fejtő fut promu l'analyste attitré et le commentateur privilégié des événements se produisant dans les pays soviétisés de l'ex-Europe centrale. Et c'est à partir de cette information quasiment quotidienne qu'il s'est mis à rédiger *l'Histoire des Démocraties Populaires*, livre qui devait lui apporter sa première célébrité. Ce livre, dont le premier tome était sorti en 1952, alors que son auteur avait 43 ans, et qui n'a pris fin que quarante ans plus tard avec un volume sur *La fin des démocraties populaires* (publié en 1991), est considéré comme l'*opus magnum* de François Fejtő. Classique, il le reste, quels que soient les faits nouveaux que l'avancement du temps et l'ouverture des archives nous ont apportés depuis les années 50. C'est que son auteur avait le sens de l'observation, l'esprit de synthèse et la justesse dans ses jugements : autant de choses nécessaires pour un ouvrage de référence, pour une analyse durable.

Ce livre peut-il se lire comme l'œuvre d'un auteur engagé ? Oui et non. Oui, dans la mesure où l'auteur ne se laissait pas duper par les mensonges officiels orchestrés à Moscou et y opposa sobrement mais fermement la vérité des faits tels qu'il les avait observés directement ou par déduction. Non, dans la mesure où l'auteur n'a caché au lecteur aucune information disponible (mensonge officiel compris). Encore non, dans la mesure où le ton du récit restait toujours mesuré et que les acteurs du drame étaient décrits avec leurs vérités et leurs faiblesses. Non surtout, dans la mesure où l'auteur ne s'est voulu ni *pro* ni *anti*. Il s'est donné comme devise le célèbre avertissement de Marc Bloch<sup>2</sup> : *Robespierristes, anti-*

---

<sup>2</sup> Cite en exergue de la préface du 1er volume.

*robesspierristes, nous vous crions grâce. Par pitié, dites-nous, simplement, quel fut Robespierre.*

En 1952, quand Fejtő publia le 1<sup>er</sup> tome de l'*Histoire des démocraties populaires*, il n'était pas complètement inconnu du public français. Six ans plus tôt il a publié, certes, chez un éditeur bruxellois peu diffusé en France, une biographie de Heinrich Heine, l'un des ses poètes préférés. Dans ce livre qu'il avait préparé pendant l'occupation, se cache peut-être le modèle vers lequel sa situation d'alors le propulsait, celui de l'intellectuel déraciné mais qui cherche néanmoins à rester patriote. Trois ans plus tard, poursuivant déjà une carrière de journaliste, il prendra la plume pour clamer avec un article retentissant, à la manière du *J'accuse!* de Zola, l'innocence de son ami Lászlo Rajk, condamné aussi injustement que le capitaine Dreyfus, mais envoyé, lui, à la potence. A tout bien considérer, l'année 1949 avec le procès Rajk représente une nouvelle césure dans la vie de François Fejtő. Jusque là il n'a pas exclu l'éventualité d'un retour en Hongrie, il a même accepté de travailler en tant que chef d'un bureau de presse au service de l'Ambassade de Hongrie à Paris dirigé alors par le comte Michel Károlyi (demi-frère du parrain de la Fondation qui nous accueille pour ce Colloque). Il s'y est engagé en 1947, à un moment déjà problématique pour l'avenir de la démocratie hongroise, en cédant à la demande du vieil ambassadeur. Ce personnage historique de la Hongrie d'avant 1920, devenu compagnon de route des communistes sans s'identifier avec eux, avait fait appel à Fejtő pour avoir près de lui quelqu'un de fiable, bien informé et pas suspect de le manipuler ou épier comme le reste du personnel de l'Ambassade.

Ce travail au service d'un gouvernement hongrois, en cette année déjà largement dominé par le Parti communiste, n'était pas sans problème même pour un littérateur sympathisant de la gauche. Le grand tournant de 1947-1948, avec l'écrasement du parti paysan majoritaire de Ferenc Nagy et de Béla Kovács, la disparition du Parti social-démocrate indépendant, la fuite à l'Occident d'une bonne partie de l'élite politique non communiste et le procès honteux du Cardinal Mindszenty, avait de quoi ébranler les démocrates hongrois qui avaient, comme Fejtő lui-même, espéré pendant les deux-trois premières années de l'après-guerre que l'Etat hongrois reconstitué après la catastrophe de 1944 ne serait pas confisqué par l'église de Moscou et son bras séculier de Hongrie. Pour François Fejtő, comme pour Károlyi d'ailleurs, l'heure du choix se présenta avec le procès Rajk, aussi inacceptable dans ses formes que sur le fond. Pour le premier (Fejtő), la mise en scène comme ennemi public du ministre Rajk fut un choc d'autant plus violent qu'il considérait son camarade d'Université et ex-disciple László Rajk<sup>3</sup> comme un communiste exemplaire, obtusément fidèle à son Parti. Il le comptait parmi ses amis malgré les désaccords qui les séparaient déjà bien avant 1949. Mais en écoutant la transmission de son procès par Radio Budapest, il fut choqué (le mot est faible, il faudrait dire *épouvanté*) non seulement par l'in vraisemblance de l'acte d'accusation mais surtout par le comportement des accusés qui – je le cite – « font le jeu de l'accusation, se dévoilant comme des êtres absolument ignobles, des êtres sans excuses, et qui en même temps glorifient le Parti qu'ils avouent avoir trahi, l'exaltent d'une façon qui ne peut être attribuée qu'à des hommes sincèrement et

---

<sup>3</sup> Rajk avait dans les années trente suivi ses cours de marxisme.

entièrement dévoués à une cause ».<sup>4</sup> (Je comprends parfaitement cette phrase puisque, il y a soixante ans, à l'écoute de ce procès lugubre, je suis arrivé au même constat d'absurdité. Mais contrairement à Fejtő, certes, plus libre que moi, je n'osai communiquer mon trouble né de ce constat à qui que ce soit).<sup>5</sup>

La contradiction entre les accusations proférés et le style des aveux fut, en effet, flagrante, et amplement suffisante pour persuader Ferenc Fejtő de l'imposture du procès et de l'innocence de son ami par rapport aux crimes de trahison dont on le chargeait. Le procès de Budapest apparut pour lui comme « une affaire Dreyfus internationale » (tel fut le titre de son article donné à la revue *Esprit*). Il est allé publier les preuves de l'innocence de son ami dans cette célèbre revue, dirigée alors par le philosophe catholique Emmanuel Mounier, et tenue pour un lieu de réflexion susceptible de toucher sinon les communistes endoctrinés, du moins une partie de leurs alliés. Son article est paru en novembre 1949 alors que Rajk et ses compagnons d'infortune étaient exécutés mais le prestige de Staline dans la gauche française n'en fut qu'à peine entamé. L'invraisemblable crédulité de son milieu se dressait devant Fejtő comme un objet à combattre. Toutefois, quand on relit soixante ans plus tard son long plaidoyer – de plus de 60 pages! – celui-ci se présente moins comme un acte militant que comme la conclusion d'une enquête scrupuleuse.<sup>6</sup> Quant à la revue *Esprit*, qui jusque-là avait fait preuve d'une certaine indulgence à l'égard des communistes, elle a adopté, suite à la publication du *J'Accuse!* de François, une attitude « plus réaliste » (ainsi que l'a noté, dressant l'histoire de la revue, Michel Winock).<sup>7</sup>

Inutile de dire que ce prolongement parisien du procès Rajk fut passé complètement sous silence par la Hongrie communiste. Le plaidoyer de Fejtő ne sera découvert par les révoltés intellectuels de Budapest qu'à la veille de l'éruption d'octobre 1956. Mais pour son auteur cette prise de position, comme je l'ai déjà indiqué, marque le début de la *dissidence*, et cela, dans le deux sens du terme : rupture avec le gouvernement hongrois et recours au statut de réfugié politique en France. Il va se trouver en bonne compagnie puisque d'autres diplomates et personnages illustres (comme Zoltán Szabó ou Gyula Schöplín, sans parler de Michel Károlyi lui-même) ont pris la même décision au même moment.

Pendant les décennies qui se suivent François Fejtő va rester un observateur attentif des processus politiques qui se jouent en Europe centrale, voire plus à l'Est, et c'est avec la même lucidité qu'il rendra compte à l'A.F.P. comme dans la presse des hauts et des bas des régimes staliniens, puis post-staliniens. Son *Histoire des Démocraties Populaires* n'est pas l'unique produit savant de cette activité : il va publier un livre entier sur *Le Coup de Prague* de 1948, un autre – très prophétique – sur les prodromes d'un conflit profond entre L'U.R.S.S. et la Chine de Mao, un recueil de documents sur *L'Antisémitisme dans les pays communistes*, et j'en passe. Il y a dans cette production un livre que je tiens particulièrement en haute estime en

---

<sup>4</sup> Texte publié par la revue *Esprit*, novembre 1949. Le passage cité se trouve en page 691.

<sup>5</sup> A l'exception d'un frère aîné qui m'a toutefois prié de rester tranquille.

<sup>6</sup> Ainsi que le remarque Jacqueline Cherruault-Serper dans *Où va le temps qui passe* (livre écrit en commun avec François Fejtő). 147

<sup>7</sup> *Ibid.*, 149.

regrettant qu'il soit peu cité : c'est *L'Héritage de Lénine*, une brillante analyse comparée des communismes « nationalisés » par certains régimes asiatiques ou européens, comme celui de Tito ou de Ho Chi Minh. C'est l'un des rares ouvrages de Fejtő qui n'aient pas été traduits en hongrois, pourtant il y rend compte de certaines transformations de la doctrine léniniste qui préfigurent le postcommunisme. S'adressant au grand public, il a publié aussi deux ou trois récits sur la révolution hongroise de 1956 : j'y fais tout juste allusion, n'estimant pas qu'ils fassent partie du meilleur que leur auteur a légué à la postérité.<sup>8</sup>

Les ouvrages cités ne constituent que la partie la plus visible, peut-être aussi la plus durable, de la production de François. Mais son œuvre comprend aussi de nombreux essais littéraires et théoriques publiés dans la Hongrie des années 30, et dont une partie seulement a été retenue pour les recueils édités récemment. Il ne faut pas oublier non plus les centaines, ou peut-être les milliers d'articles que, depuis les années quarante et jusqu'à son dernier souffle, Fejtő a écrits et placés dans des journaux français, italiens et autres en tant que chroniqueur, analyste, essayiste et polémiste. Dans ses dernières années il a même recommencé à écrire en hongrois pour envoyer ses réflexions à des journaux de Budapest ou de Kolozsvár... Mais il y a aussi une partie cachée de l'iceberg Fejtő : les milliers de commentaires qu'il avait confectionnés pour l'Agence France Presse, son employeur pendant trois décennies. Dans un autre registre, il faudrait faire état de ses préfaces, dont la collection complète remplirait sans doute plusieurs volumes épais. Et pour clore ce survol, citons quelques unes des revues célèbres auxquelles il a collaboré à Paris : *Preuves*, *Esprit*, *Arguments*, *Réforme*, *Contrepoint*, *Commentaire* (cette liste est loin d'être complète). Détail intéressant : il n'a presque pas publié dans *Les Temps Modernes* de Sartre, sauf à la fin de l'année 1956, pour y diriger un numéro spécial consacré aux écrivains hongrois révoltés.

Ce serait pourtant une erreur de le cantonner dans son rôle d'observateur. J'ai déjà évoqué sa biographie de Heine parue en 1946. Un autre ouvrage biographique suivra celle-là à quelques années de distance : le portrait de Joseph II, monarque éclairé et réformateur ambitieux que son isolement a cependant voué à l'échec. Ce sont la personnalité atypique et l'aventure politique malheureuse de ce Habsbourg qui avaient éveillé la curiosité de Fejtő dès la fin des années 30 alors qu'il habitait encore Budapest. Il s'intéressait à ce personnage controversé non pour des raisons d'actualité – ce serait peut-être le cas s'il prenait la plume aujourd'hui – mais parce qu'il a été frappé par le contraste de l'échec politique de Joseph devant l'hostilité de la noblesse hongroise de son époque, et l'excellente image qu'il devait laisser auprès des plus grands de la littérature hongroise des deux générations suivantes.<sup>9</sup> Sa réponse est consignée dans ce livre dense qui a connu deux éditions en France et une publication tardive en Hongrie. J'ouvre ici une parenthèse pour signaler que la bibliographie de François dans son pays natal est bizarre : elle s'arrête en 1937 avec quelques monographies sur des figures de proue du socialisme

---

<sup>8</sup> *La Tragédie hongroise*, publié par Fejtő quelques semaines seulement après l'écrasement de l'insurrection hongroise de 1956, s'étend longuement au procès Rajk et n'est pas loin de présenter celle-là comme la réplique du peuple hongrois à celui-ci.

<sup>9</sup> Cf. ses *Mémoires de Budapest à Paris*, 566 de l'édition hongroise. Je note que cette édition, parue en 2007, est augmentée d'un complément intéressant issu de conversations récentes avec l'auteur.

européen, pour ne reprendre que dix ans plus tard, avec son Heine (en hongrois) ainsi qu'une grande anthologie sur l'année 1848 en Europe (intitulé *Le Printemps des Peuples*, préparé pour le centenaire de cet événement et paru aussi en français). A partir de là, l'œuvre de François et son nom même vont disparaître de la vie intellectuelle hongroise pour près de quarante ans pour ne réémerger qu'avec les changements introduits par la chute du communisme. Fejtő, qui s'était promis de ne pas mettre les pieds sur le sol hongrois tant que durait l'occupation soviétique, a néanmoins décidé de s'y rendre le 16 juin 1989 afin d'assister aux obsèques solennelles d'Imre Nagy et de ses compagnons pour la réhabilitation desquels il avait déployé tant d'énergie.<sup>10</sup>

Depuis 1990 jusqu'à aujourd'hui, la publication de ses œuvres en Hongrie avance au rythme de un à deux titres par an. Des 25 titres parus ces vingt dernières années la plupart fut traduite du français – ce qui est naturel – mais on trouve aussi parmi eux des rééditions de travaux datant des années 30. Quelques œuvres de la dernière période de notre auteur ont pu être publiés en hongrois presque simultanément avec l'original français. Tel est notamment le cas de son dernier grand essai philosophique intitulé *Dieu, l'homme et son diable*, une méditation sur le Mal dans l'histoire et sur les incompréhensions entre le judaïsme et le christianisme, thèmes qui avaient hanté son esprit depuis un âge avancé jusqu'à sa mort.

Permettez-moi de m'arrêter un peu sur cette préoccupation théologico-philosophique. Je la trouve intimement liée avec ce que nous pouvons considérer comme la quête de Ferenc Fejtő de sa propre identité. Lui qui avait un père libre penseur et une mère croyante a été tout au long de sa vie tirillé par son amour pour la philosophie de la Raison et, d'autre part, l'attrance exercée sur lui par les religions, notamment le judaïsme et le christianisme. Dans son esprit, la sagesse – la vraie – ne pouvait provenir que de la synthèse des révélations successives données à l'esprit humain par les grandes religions universelles modulées et affinées par la réflexion philosophique. Il estimait que, dans ce processus jamais achevé, un rôle exceptionnel revenait à la pensée juive dont les plus grands, selon lui, avaient pour nom : Moïse, Jésus Christ, Maïmonide, Spinoza ainsi que – oui ! – Karl Marx et Sigmund Freud, une liste bien étonnante, et à laquelle François a encore rajouté le nom d'un autre grand révolutionnaire de la pensée, celui de Socrate. Le rôle de la pensée juive dans les progrès de l'Esprit universel fut le sujet de son premier grand essai philosophique portant le titre un tantinet ironique de *Dieu et son Juif*, et qu'il a publié en 1960, c'est-à-dire au mi-chemin de sa vie. Son dernier livre évoqué plus haut reprendra trente-six ans plus tard la même méditation en y mettant toutefois quelques nuances venant avec l'âge. Comme le Cardinal Lustiger – encore un ami de notre grand compatriote exilé<sup>11</sup> – lui aussi était arrivé à la conclusion qu'entre

---

<sup>10</sup> En 1957, Fejtő avait édité et préfacé un recueil des écrits politiques de Nagy en l'intitulant *Un Communisme qui n'oublie pas l'homme*. L'année suivante, il a publié plusieurs textes dénonçant les mensonges et l'horreur du procès secret de juin 1958 à l'issue duquel Nagy et trois de ses compagnons furent exécutés.

<sup>11</sup> Dans les années 80 François avait demandé au Cardinal Lustiger de bien vouloir assurer le service religieux à ses funérailles en y récitant aussi le kaddish, ce à quoi le Cardinal, d'après Fejtő, était prêt. Mais cette promesse n'a pu être réalisée parce que Lustiger a décédé avant Fejtő.

judaïsme et christianisme il y avait continuité plutôt que rupture. Faut-il être juif converti pour le penser ? Je n'en sais rien.

Excusez-moi cette digression qui m'a paru nécessaire pour le portrait intellectuel que je me suis proposé de tracer de mon ami François, et dont je vais entamer la dernière partie traitant du citoyen-penseur. Je suis d'ailleurs pleinement conscient des lacunes de mon exposé puisque, centré sur ses activités de journaliste et de chroniqueur, j'ai presque tu son rôle dans la mouvance antitotalitaire en France et en Italie, que bien de ses articles illustrent pourtant avec éclat. Je suis resté débiteur de la mise en perspective de plusieurs de ses travaux d'historien et n'ai même pas évoqué ses activités de professeur. Il est vrai que l'Université française l'a reconnu assez tardivement, en lui accordant le doctorat à l'âge de 65 ans alors qu'il était tout juste prêt à la retraite. Ses cours à l'Institut d'Études Politiques de Paris ont pourtant laissé des traces dans toute une génération de futurs diplomates français, et sa soutenance de doctorat à l'Université de Nanterre fut un événement de la vie intellectuelle parisienne. C'est là que Fejtő, se référant à ses travaux publiés, a expliqué son *Itinéraire d'historien*, une remarquable autobiographie intellectuelle dont le texte mériterait d'être republié.<sup>12</sup> J'ai enfin passé sous silence deux de ses livres qui lui étaient particulièrement chers : son *Requiem pour un Empire défunt* (1988) et son *Histoire millénaire d'un couple singulier* (1997) une histoire des Juifs en Hongrie mettant en relief leur rôle dans la création d'un monde moderne. Mais compte tenu du temps qui m'est imparti, il m'est impossible de combler toutes ces lacunes.

Le citoyen penseur que je me propose d'évoquer *in fine* est celui qui, frappé par les malheurs du vingtième siècle, en a tiré la conclusion que rien n'est plus urgent que de chercher les voies de la réconciliation. Celles entre les nations mais aussi celles qui permettent de dépasser les clivages idéologiques. Il est significatif que, partisan dans sa jeunesse d'un socialisme révolutionnaire, François en est venu dans ses dernières années à faire sienne l'autodéfinition politique de son contemporain et ami, le grand philosophe polonais Leszek Kolakowski qui se disait être simultanément conservateur, libéral et socialiste. Comme Kolakowski, lui aussi a tenu à expliquer pourquoi cette autodéfinition n'était pas une boutade mais une nécessité logique et historique.<sup>13</sup> Cela se trouve dans un livre autobiographique issu d'une série d'interviews approfondis.

Pour finir qu'il me soit permis de citer un passage du même livre où Fejtő expose la bonne manière d'être démocrate de nos jours. Enregistrés il y a près de vingt ans, ces propos font preuve d'un grand réalisme, voire d'une certaine prescience. Je cite :

---

<sup>12</sup> Ce texte fut publié dans la revue *Commentaire* (n° 13-14, 1974) puis, en traduction hongroise dans *Magyar Füzetek* (n° 14-15 de 1984), une revue parisienne où la pensée de l'exil se confrontait avec celle de la dissidence est-européenne, et qui avait compté Fejtő parmi les membres de son comité directeur.

<sup>13</sup> Voir à ce sujet les pages 195 à 199 du livre *Où va le temps qui passe* (1991) écrit en collaboration avec Jacqueline Cherruault-Serper.

*Une démocratie qui ne sait pas assurer la cohésion sociale et la sécurité des citoyens /.../ conduit au despotisme. Je suis pour le suffrage universel, mais la volonté du peuple est aussi peu infaillible qu'était celle des rois. Il faut à la souveraineté du peuple des contrepoids, des institutions comme les Conseils constitutionnels. La démocratie n'est pas exportable. Notre démocratie occidentale est le résultat de siècles de réflexion, de luttes, d'expérimentation. Les pays communistes ont fait l'expérience, après 1989, qu'il ne suffit pas de promulguer des lois pour passer du totalitarisme à la démocratie. Il faut une réforme des mentalités et le développement des forces sociales porteuses de démocratie.<sup>14</sup>*

Espérons que cette réforme des mentalités et ces forces sociales porteuses de démocratie arriveront un jour au pays natal de Ferenc Fejtő.

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, 199.